



« Je pense que nous tous, universitaires et éditeurs, avons laissé les marchands pénétrer dans le temple. » Lindsay Waters était bien placé pour établir ce constat puisqu'il était lui-même l'un des principaux responsables éditoriaux des Presses de l'Université de Harvard, dans les années 1990. Il a pu voir, au fil des ans, le déclin progressif de l'autonomie des universitaires, toujours plus dépendants d'un système d'édition et de promotion soumettant le savoir aux impératifs de la productivité. Universités et universitaires se lancent dans une course à la publication dans l'espoir de gravir quelques échelons sur l'échelle du prestige ; les livres se multiplient, mais ne sont plus destinés à la lecture — ainsi s'amoncellent à l'infini les déchets dans le prétendu temple du savoir. Avec ce que Waters nomme « *la révolution gestionnaire* », qu'il situe au tournant des années 1960 et 70, la vie de l'esprit semble devenir une malheureuse affaire de comptabilité, où la loi du marché dresse des uni-

versitaires bien trop soucieux de leur survie professionnelle. Et c'est là une grande question soulevée par Waters : comment encourager non pas des chercheurs par profession, mais par vocation ? Des esprits qui, contournant les pièges de l'institution, se livrent à leurs patients questionnements ? Waters, pour sa part, invite au silence ; c'est-à-dire, plus concrètement, à la séparation entre la recherche et le marché de l'édition, seul moyen à ses yeux de renouer avec la création et la vie du sens, de lutter contre les fausses subversions. Reste qu'il est impossible de ne pas voir dans cet essai un engagement des éditions Allia, qui l'ont publié en français : ne conçoivent-elles pas le livre comme un objet raffiné mais accessible, qui invite toujours à la lecture ? Ce qui devrait être la fonction de tout livre... Celui de Waters, en tout cas, peut nous servir à remettre en question notre propre paysage éditorial, bien au-delà des presses universitaires américaines. [A.C.]